



**HAL**  
open science

# Franz Rosenzweig et la politique. Une lecture de ses écrits de guerre

Bruno Quélenec

► **To cite this version:**

Bruno Quélenec. Franz Rosenzweig et la politique. Une lecture de ses écrits de guerre. Archives de Sciences Sociales des Religions, 2018, 181 (1), pp.313-331. 10.4000/assr.38582 . hal-04156512

**HAL Id: hal-04156512**

**<https://hal.science/hal-04156512>**

Submitted on 10 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une version légèrement différente de ce texte a été publiée dans *Archives de Sciences Sociales des Religions*, Vol. 179, n°1, 2018, p. 313-331.

## Franz Rosenzweig et la politique. Une lecture de ses écrits de guerre<sup>1</sup>

Franz Rosenzweig (1886-1929)<sup>2</sup>, figure centrale du mouvement de la « renaissance » juive-allemande de l'entre-deux-guerres<sup>3</sup>, est aujourd'hui considéré, au même titre qu'Hermann Cohen, comme un classique de la philosophie juive du XX<sup>e</sup> siècle. Alors que son opus magnum, *l'Étoile de la rédemption*, a été longtemps principalement mobilisé dans le dialogue interreligieux et dans la philosophie pratique – où on l'a souvent présenté comme un précurseur d'une éthique de « l'altérité »<sup>4</sup> –, les textes du philosophe sont également lus depuis quelques années dans le champ de la philosophie politique.

On doit cette nouvelle réception aux travaux de Stéphane Mosès (Mosès, 1982, 2006). Selon cet auteur, le triste spectacle de « l'affrontement sanglant des États européens au nom du principe des nationalités » (Mosès, 2006 : 84) lors de la Première Guerre Mondiale aurait mené Rosenzweig à développer une critique théologico-politique du nationalisme. Dans le troisième livre de *l'Étoile*, le philosophe juif-allemand considère en effet les idéologies impérialistes européennes comme le résultat d'une sécularisation de la notion juive de « peuple élu » par les nations « chrétiennes »<sup>5</sup>. Face aux tendances expansionnistes et guerrières de ces « nations », qui se voient toutes destinées à accomplir une mission d'ordre historico-mondial, le judaïsme apparaît dans *l'Étoile* comme un pôle de résistance. Rosenzweig reprend à son compte la conception hégélienne du judaïsme<sup>6</sup>, mais retourne, pour ainsi dire, le stigmate : non relié à un État ou à un territoire, mais uniquement à des rites religieux, le peuple juif est présenté dans l'ouvrage comme une communauté pacifiste se tenant en dehors de l'histoire. Déjà « rédimée », elle connaîtrait dès aujourd'hui « l'éternité » tant convoitée par des peuples chrétiens encore « en route » vers celle-ci. Sur le plan politique, Rosenzweig se serait par là opposé au sionisme, en tant qu'il signifierait l'« entrée dans l'histoire » du peuple juif. Plus généralement, la construction de

---

<sup>1</sup> Cet article reprend de nombreux éléments du deuxième chapitre de mon livre consacré à la philosophie politique du jeune Leo Strauss (Quélenec, 2018).

<sup>2</sup> Les étapes de la biographie de Rosenzweig sont aujourd'hui bien connues. Issu d'une famille de la bourgeoisie juive assimilée de Cassel, il soutient sa thèse sur Hegel en 1912 et se porte volontaire dès le début de la Première Guerre Mondiale. En septembre 1914, il est infirmier pour la Croix Rouge à Berlin et part ensuite dans un hôpital militaire en Belgique flamande. S'engageant dans l'artillerie à Cassel en avril 1915, il finit par rejoindre la défense anti-aérienne dans les Balkans. De mars 1916 à la fin de la guerre, il est ainsi mobilisé sur le front en Macédoine en tant qu'observateur. Il rédige pendant cette période de nombreux textes et une correspondance importante, apprend l'araméen, lit la presse internationale et suit l'actualité philosophique. C'est pendant la guerre qu'il mûrira sa décision de « rester juif » (Rosenzweig, 1979 : 133), après avoir envisagé un temps de se convertir au protestantisme. Victime de la malaria en 1918, puis de la maladie de Charcot, Rosenzweig écrit très vite son opus magnum, *l'Étoile de la Rédemption*, qui sera publié en 1921. Il deviendra lors de la République de Weimar l'un des intellectuels les plus importants du mouvement de la « renaissance juive ». Appuyé par Martin Buber, avec qui il traduira la Bible en allemand, il crée la *Freies Jüdisches Lehrhaus* de Francfort, centre d'études juives pour adultes qui rassembla un moment les différentes fractions intellectuelles du judaïsme allemand.

<sup>3</sup> Pour une étude globale de ce mouvement, voir Brenner, 1998.

<sup>4</sup> Pour une présentation critique de cette réception, voir Gordon, 2003 : 198 sq.

<sup>5</sup> Rosenzweig définit lui-même dans la postface de *l'Étoile* sa conception de la « politique messianique » chrétienne comme une « théorie de la guerre » (Rosenzweig, [1925] : 393).

<sup>6</sup> Sur l'interprétation du judaïsme chez Hegel, voir notamment Yovel, 1998 et Simhon, 2006.

la communauté juive comme nation non « étatisable » et pacifiste comporterait une charge critique envers toutes les théologies politiques nationalistes ; certains, à « gauche », y voient même une source d'inspiration pour penser une nouvelle philosophie de l'émancipation, à distance de l'État et du principe de souveraineté (Loick, 2012 : 297 sq. et Bensussan, 2009).

Cet article veut interroger cette lecture en partant d'une analyse des écrits politiques de Rosenzweig, rédigés en 1916-1917 sur le front macédonien, soit au moment même où le philosophe esquisse le projet de l'*Étoile de la Rédemption*<sup>7</sup>. Ces textes sont disponibles depuis 1984 en allemand et certains ont été traduits en 2003 en langue française. Alors même que la recherche française sur Rosenzweig connaît un véritable boom ces dernières années<sup>8</sup>, ils n'ont jusqu'à présent pas fait l'objet d'un véritable traitement de fond<sup>9</sup>. Cette indifférence ne laisse pas d'étonner, d'autant plus que des travaux importants ont déjà été publiés en anglais et en allemand sur cette thématique (Meineke, 1991 ; Pollock, 2004 ; Dubbels, 2011 et surtout Herzfeld, 2013).

À partir de ces nouvelles contributions, je propose la thèse suivante : s'il y a bien chez Rosenzweig une prise de distance précoce face à la forme politique de l'État-Nation et à l'État de puissance « bismarckien », cette critique est formulée à partir d'un point de vue libéral-impérialiste. Le philosophe, qui se porte volontaire au combat en 1914, n'est en effet ni un socialiste révolutionnaire, ni un anarchiste, ni un pacifiste. Politiquement, il reste proche pendant la guerre des positions de Friedrich Naumann et des « idées de 1914 ». Et tout comme ses compagnons de route, les Rosenstock et la famille Ehrenberg<sup>10</sup>, il soutient activement lors de cette période le projet d'une grande « Europe centrale » (*Mittleuropa*) sous hégémonie allemande et d'une expansion coloniale en Afrique, ceci tout particulièrement lorsque le chancelier Bethmann Hollweg est au pouvoir (1909-1917)<sup>11</sup>. Il est temps que la recherche francophone sur Rosenzweig se confronte véritablement à ces textes de guerre, dont l'interprétation historico-critique pourrait mener à une autre lecture politique de l'*Étoile de la Rédemption*.

Après un retour rapide sur la préface et la postface de *Hegel et l'État*<sup>12</sup>, dans lesquelles Rosenzweig fait quelques allusions au projet impérial centre-européen qui l'anime dès avant 1914, je reviendrai sur le profil de l'intellectuel principal qui porte celui-ci pendant la guerre : Friedrich Naumann. J'analyserai ensuite certains des écrits (géo-)politiques de guerre de Rosenzweig, en tentant de saisir la spécificité de sa position au sein des débats entre impérialistes allemands.

---

<sup>7</sup> Les grandes lignes de l'*Étoile de la Rédemption* sont en effet déjà présentées par Rosenzweig dans une longue lettre à Rudolf Ehrenberg du 18 novembre 1917. Voir Rosenzweig, [1917c].

<sup>8</sup> Un « dictionnaire Rosenzweig » vient notamment d'être publié. Voir Malka, 2016.

<sup>9</sup> Voir le constat similaire de Michael Zank dans Zank, 2011.

<sup>10</sup> Je pense ici à son ami Eugen Rosenstock-Huessy et à sa femme Margrit (avec qui Rosenzweig aura une longue relation amoureuse), mais aussi à ses cousins Hans, Viktor et Rudolf Ehrenberg, avec qui il co-écrit bon nombre de ces textes de guerre. Voir sur ce point Herzfeld, 2013 : 28 sq. Une histoire de ce groupe d'intellectuels, liés au « cercle de Patmos », reste encore à écrire.

<sup>11</sup> L'arrivée au pouvoir de Bethmann Hollweg (1856-1921), marque selon Rosenzweig le début d'une politique allemande authentiquement « post-bismarckienne » : « idéaliste », « amoureuse de la paix » et consciente d'elle-même, c'est-à-dire de sa « destinée centre-européenne ». (Rosenzweig, [1917], 244, ma traduction).

<sup>12</sup> Il s'agit de son travail de thèse écrit avant la guerre, mais publié en 1920.

## Quel dépassement de l'État-Nation ?

Il est établi que la philosophie de Rosenzweig s'est constituée dans la confrontation à celle de Hegel ou plus précisément, à une *certaine* lecture de Hegel (Mosès, 1982 ; Bienenstock, 2009). C'est en effet sous la houlette de l'historien Friedrich Meinecke, chef de file de l'historisme allemand, que Rosenzweig entreprend en 1909 de reconstruire la philosophie hégélienne à partir de son concept d'État. Et comme il l'indique dans la préface de l'ouvrage, écrite en 1920, c'est le onzième chapitre de *Cosmopolitisme et État-Nation (Weltburgertum und Nationalstaat)* de Meinecke qui marque le point de départ de sa réflexion (Rosenzweig, [1920] : 10).

Ce chapitre retrace une genèse du concept d'État-Nation dans la pensée allemande, de Hegel à Bismarck. La thèse de l'historien est bien connue : bien qu'il voie dans Hegel un théoricien politique « réaliste » et le considère comme le premier « libérateur de l'État » (*Staatsbefreier*) allemand, il condamne cependant sa méconnaissance du « principe national » et de « l'individualité » historique des peuples<sup>13</sup>, situant sa pensée à mi-chemin entre la philosophie de l'histoire des Lumières et l'école historique allemande, entre une orientation cosmopolitique et nationaliste (Meinecke, 1962 : 236). Ce n'est en effet selon lui qu'avec l'historisme de Ranke que le « principe national » sera saisi de manière adéquate, pour se réaliser finalement dans la politique de puissance bismarckienne<sup>14</sup>.

Rosenzweig explicite son rapport aux thèses de Meinecke dans la conclusion de *Hegel et l'État*, écrite elle aussi en 1920, en reprenant, tout en le déplaçant légèrement, l'argument de son directeur de thèse (Rosenzweig, [1920] : 428-429). Tout d'abord, il pointe comme lui les discontinuités entre Hegel et Bismarck et relève les limites de la pensée politique du premier, qui n'aurait pas été à la hauteur des développements du XIX<sup>e</sup> siècle (428), c'est-à-dire des enjeux brûlants de la « question nationale ». Comme son maître, Rosenzweig pense qu'il faut attendre Ranke et surtout l'historien nationaliste Heinrich von Treitschke pour que l'État soit enfin compris à partir de l'idée de nation, c'est-à-dire de la « vie du peuple » (430). Mais Rosenzweig ne se contente pas de reprendre à son compte les arguments des représentants de l'historisme allemand, car il renvoie très vite Hegel et Treitschke dos-à-dos. Bien que l'un partirait, en bon « libéral », de l'individu (Hegel) et l'autre, de la « nation » (Treitschke), l'État constituerait chez les deux auteurs le *telos* ultime (431). Chez Hegel et Treitschke, mais aussi chez Bismarck et Meinecke, l'individu et la nation seraient ainsi « sacrifiés à l'État », le « droit propre de l'homme tout comme la totalité de la nation » devant être selon eux « immolés sur l'autel de l'État divinisé » (ibid.).

Ce passage est souvent cité par les commentateurs pour illustrer la critique Rosenzweigienne de la sacralisation de l'État<sup>15</sup>. Cependant, les interprètes négligent souvent d'évoquer à l'aune de quelle vision politique cette critique est articulée. Rosenzweig explicite pourtant clairement sa position de l'époque dans cette même conclusion. Il commence par affirmer le primat de la nation : il y a selon lui un « droit propre et absolu » (432) du principe national. Celui-ci, poursuit-il, n'aurait été que partiellement

---

<sup>13</sup> « Aussi sûr que toutes les nations ne se valent pas pour l'historien, il reconnaît néanmoins dans chaque nation hautement développée une valeur particulière et irremplaçable de l'histoire, parce que chaque individualité historique riche de contenu a quelque chose d'irremplaçable. L'intuition de Hegel conduit de manière conséquente à dérober à toutes les individualités de l'histoire leur droit propre, et à les transformer en purs outils inconscients, fonctionnaires de l'Esprit du monde (*Weltgeist*) » (Meinecke, 1962 : 241, ma traduction).

<sup>14</sup> Sur cette lecture nationaliste de Hegel, voir Losurdo, 1994.

<sup>15</sup> Voir notamment Honneth, 2010 : 568 sq. ou Bensusan, 1991 : XXII sq.

« réalisé » dans le deuxième *Reich* bismarckien. Pour « acquérir sa force vitale » et devenir un « État de puissance » (*Machtstaat*), le *Reich* aurait dû en effet sacrifier « l'authentique accomplissement des aspirations allemandes » et par là « détruire » son fondement national (431). L'établissement de l'Empire en 1871 est ici analysé comme une mise en forme politique tronquée de « la vie du peuple » allemand. L'idée nationale-étatiste dirigeant la politique bismarckienne aurait mené à un État « particulariste » prussien, la « terrible coupure de 1866 » (431), c'est-à-dire la fin de l'Alliance germanique (*Deutscher Bund*) après la guerre entre la Prusse et l'Autriche, en ayant constitué la préparation.

Ces lignes appellent une série de remarques. On constate que Rosenzweig n'opère pas dans cette postface de 1920 une critique du nationalisme et de l'État en tant que tels, mais seulement d'un *certain* nationalisme et d'un *certain* étatisme, celui qui mènera à la « solution petite-allemande » (*klein-deutsche Lösung*) sous hégémonie prussienne. L'histoire, écrit-il, a « empêché que l'État fût engendré par la vie de la nation » (431). À la *Realpolitik* de l'artisan du deuxième *Reich*, l'auteur oppose ainsi le « rêve », demeuré « inaccompli », de la solution grande-allemande (*Gross-deutsche Lösung*), celle d'un Empire étendu incluant l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, c'est-à-dire l'ensemble de la nation allemande. Il va jusqu'à avouer à son lecteur dans la préface que sa critique de Hegel devait participer activement à la réalisation de ce projet, ne laissant ici aucun doute sur l'intention politique présidant à la rédaction :

Autrefois, lorsque ce livre fut conçu, on pouvait espérer que l'étouffante étroitesse intérieure et extérieure de l'État bismarckien laisserait place à un Empire ouvert à l'air libre du monde (*freie Weltluft atmenden Reich*). Cet ouvrage, pour autant qu'un ouvrage le puisse, voulait y préparer pour sa modeste part. L'idée hégélienne de l'État, dure et limitée, était progressivement devenue l'idée dominante du siècle écoulé et avait engendré [...] l'acte historique du 18 janvier 1871 [la fondation du deuxième Reich, B.Q.]. Dans son devenir au travers de la vie de celui qui l'avait pensée [Hegel, B.Q.], cette idée devait en quelque sorte se fracasser elle-même sous les yeux du lecteur, afin que s'ouvre ainsi la perspective d'un avenir allemand plus vaste, à l'intérieur comme à l'extérieur (9-10, je souligne).

L'évocation du « rêve » d'un « Empire ouvert à l'air libre du monde » (10) renvoie, comme nous allons le voir, au projet d'une « Europe Centrale » (*Mitteleuropa*) sous hégémonie allemande, épaulée par une « Afrique Centrale » (*Mittelafrika*) colonisée. Ce rêve est en 1920 « détruit » : « il en est allé autrement. Un champ de ruines signale le lieu où se tenait autrefois l'Empire. » (Ibid.). Pour situer plus exactement le programme politique auquel Rosenzweig fait ici allusion, il nous faut revenir sur le partisan le plus célèbre de ce projet pendant la guerre, Friedrich Naumann, homme politique et intellectuel pour qui le philosophe juif-allemand ne tarit pas d'éloges, à la fois dans ses écrits politico-philosophiques et dans la correspondance (voir notamment Rosenzweig, [1917a] : 71 ; Rosenzweig, 1920 : 325 ; Rosenzweig, 1979 : 181-182).

#### Friedrich Naumann et le projet *Mitteleuropa*

Friedrich Naumann (1860-1919) est une figure emblématique (mais controversée<sup>16</sup>) du libéralisme allemand<sup>17</sup>. Pasteur engagé lors des années 1890 dans le christianisme social, Naumann fait partie de ces réformateurs social-libéraux allemands du tournant du siècle qui mènent simultanément deux batailles

<sup>16</sup> Voir l'article polémique de l'historien Götz Aly du 24 janvier 2011, publié dans la *Frankfurter Rundschau* : <http://www.fr.de/politik/meinung/kolumne-zur-friedrich-naumann-stiftung-die-leiche-im-keller-der-fdp-a-955292>

<sup>17</sup> La fondation reliée au parti (néo-)libéral allemand FDP (*Freie Demokratische Partei*) porte son nom.

politiques différentes, mais complémentaires : d'un côté, il est partisan d'un programme de « modernisation » capitaliste de l'Allemagne et donc de son ouverture au marché international, combattant de ce fait les intérêts protectionnistes des grands propriétaires terriens (les « agrariens ») de la Prusse ; de l'autre, il s'oppose à l'idéologie concurrentialiste du « laisser-faire » et plaide pour une prise en main de la « question sociale » par l'État, cherchant par là à couper l'herbe sous le pied de la social-démocratie. Par ce double appel à la modernisation économique de l'Allemagne, d'une part, à l'intégration d'une partie des revendications du mouvement ouvrier, d'autre part, Naumann tente avant la Première Guerre Mondiale de remplacer le bloc libéral-conservateur au pouvoir (qui représente les intérêts des Junker et de la grande industrie) par un large front réformateur allant de « Bassermann à Bebel », c'est-à-dire des nationaux-libéraux à la social-démocratie (Theiner 1983). Ce programme social-libéral est lié chez lui à celui d'un renouvellement de la politique extérieure bismarckienne, trop « étriquée » à son goût. Naumann se fait le partisan – tout comme Max Weber à la même époque<sup>18</sup> – d'une « politique mondiale » (*Weltpolitik*) destinée à faire de l'Allemagne un *Global Player*, voyant dans le développement de l'exportation et la politique coloniale la clé de la résolution des tensions sociales à l'intérieur (Schieden, 1964). C'est avec cet objectif en vue qu'il encourage notamment le développement des colonies allemandes en Afrique<sup>19</sup> ainsi que le « plan Tirpitz », c'est-à-dire la construction d'une grande flotte impériale capable de concurrencer les Britanniques sur les mers<sup>20</sup>.

Durant la Première Guerre Mondiale, Naumann fait front commun avec la plupart des intellectuels et des politiques allemands pour soutenir Bethmann Hollweg et l'Empereur Guillaume II. Alors que la question des buts de guerre est soumise à la censure<sup>21</sup>, le chancelier autorise cependant le pasteur luthérien à publier son ouvrage *Mitteleuropa* en octobre 1915. Cette décision a un caractère stratégique : Bethmann Hollweg veut contrer par là les projets des pangermanistes, qui ont déposé en mai 1915 un memorandum semi-confidentiel comportant un programme d'annexions territoriales importantes, à l'ouest comme à l'est (Herzfeld, 2013 : 114-115). Avec *Mitteleuropa*, il s'agit de présenter au public international des buts de guerre plus modérés, ce qui doit permettre de renforcer les alliances existantes avec l'Autriche-Hongrie et l'Empire Ottoman, d'une part, et de créer les conditions d'une paix rapide négociée avec l'Entente, d'autre part.

---

<sup>18</sup> Voir à ce propos Rehmann, 2013 : 55 sq.

<sup>19</sup> Naumann est membre jusqu'en 1914 de la « Société pour la colonisation allemande » (*Deutsche Kolonialgesellschaft*) et favorable à l'établissement d'une grande Afrique du Centre (*Mittelafrika*) sous domination allemande. Comme Rosenzweig le signale dans *Hegel et l'État*, Naumann – suivant Hegel sans le savoir – voit dans la *Weltpolitik* une façon efficace de résoudre (ou au moins d'externaliser) la question sociale, c'est-à-dire le problème du « surplus de population industrielle » créée par le capitalisme : « Transformation du surplus de population industrielle et création de nouveaux marchés, telle est donc la signification du commerce mondiale et des colonies. Remarquons que ces dernières ne sauraient se conquérir par la manière « sporadique » qui caractérisait l'émigration allemande d'alors [du temps de Hegel, B.Q.], sans profit pour la mère-patrie, mais par une politique coloniale consciente. La solution hégélienne de la question sociale laisse loin derrière elle la théorie de son temps. [...] En Allemagne, de telles analyses n'ont été avancées de façon politiquement efficiente qu'au cours des dernières décennies qui précédèrent la guerre. Il est curieux de constater que Hegel trouve alors, pour souligner l'influence décisive du commerce mondial sur le caractère national, des mots d'une puissance intuitive intérieure d'une exaltation ouverte au monde tels qu'en aura plus tard le chantre de cette même idée, Friedrich Naumann [...] » (Rosenzweig, 1920 : 325) ; voir aussi Rosenzweig, [1917a] : 71.

<sup>20</sup> Pour une bonne synthèse sur la politique coloniale allemande sous le deuxième Reich, voir Conrad, 2006.

<sup>21</sup> La censure (relative) de la discussion des buts de guerre allemands perdurera jusqu'en novembre 1916.

Fidèle à la propagande de l'époque, Naumann nie catégoriquement dans l'ouvrage toute responsabilité de l'Allemagne dans le déclenchement de la Première Guerre mondiale<sup>22</sup> : le pays n'a pas voulu la guerre, il ne l'a pas préparée et il ne souhaite pas annexer les territoires de ses voisins. Comme tous les intellectuels libéraux, Naumann tient également à se distinguer clairement des idéologues « chauvinistes » qui affirment une supériorité raciale du peuple allemand sur les autres nations, tels Werner Sombart (Bründel, 2003 : 89). Il s'oppose notamment dans l'ouvrage à l'idée d'une guerre raciale nécessaire entre Allemands et Slaves ; plutôt qu'une « germanisation » forcée des territoires conquis, il plaide ainsi pour une grande fédération centre-européenne respectueuse des minorités nationales (avec les Slaves du Nord et du Sud, les Hongrois, les Tchèques, les Baltes, etc.), alliance qui doit s'inspirer du modèle multi-éthnique de l'Empire austro-hongrois.

Le cœur du projet de Naumann est cependant géo-politique et économique : l'État-nation est selon lui une forme politique dépassée. Elle doit être remplacée par des formations supra-nationales, seules capables d'atteindre une masse critique à l'heure de la globalisation et de l'impérialisme <sup>23</sup> (Vermeiren, 2016 : 150). La guerre aurait confirmé par le jeu des alliances l'existence d'une communauté d'intérêts et de destin d'une *Mitteleuropa* placée entre la Russie tsariste et les « vieux » impérialismes occidentaux ; Naumann prône donc une fusion de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et de la Pologne au sein d'une nouvelle union politique et douanière.

L'idée d'une fédération centre-européenne n'est pas nouvelle<sup>24</sup>, mais l'ouvrage connaît un succès important dès sa publication<sup>25</sup>, le contexte semblant favoriser sa réception massive. Il est en effet venu combler un silence politique sur les buts de guerre, au moment où les gains de territoire en Russie occidentale, la défaite de l'Entente dans la campagne des Dardanelles, l'entrée en guerre de la Bulgarie au côté des puissances centrales et la victoire contre la Serbie laissent entrevoir une issue du conflit favorable aux Allemands<sup>26</sup>. Il faut ajouter à cela que le blocus économique subi depuis le début de la guerre, ainsi que la perte rapide de ses colonies, contraignent l'Allemagne à un abandon temporaire de la « politique mondiale » et à un recentrement vers le « continent » européen.

En Allemagne et en Autriche-Hongrie, le projet de Naumann est soutenu par certains conservateurs, les libéraux de gauche et une partie de la social-démocratie. Des hommes politiques favorables à une paix

---

<sup>22</sup> C'est aussi le cas de Rosenzweig, qui insiste toujours dans ses textes politiques sur le fait que l'Allemagne est rentrée en guerre malgré elle, « aussi ignorante (*abnungslos*) qu'un enfant » (Rosenzweig, [1917] : 264). Pour une analyse historique du rôle de l'Allemagne dans le déclenchement de la Première Guerre mondiale radicalement opposée à celle-ci, voir le travail pionnier de Fritz Fischer (Fischer, 1961).

<sup>23</sup> « L'esprit de la grande entreprise et de l'organisation internationale domine aujourd'hui le monde politique. Les belligérants ont acquis le sentiment que les États petits et moyens ne pourront plus jouer désormais un rôle politique [...]. Pour la période qui s'inaugure, la Prusse est trop petite, l'Allemagne et trop petite, l'Autriche et la Hongrie aussi » (cité par Droz, 1991 : 61).

<sup>24</sup> Sur l'histoire de l'idée de *Mitteleuropa*, voir Le Rider, 1996 et Vermeiren, 2016.

<sup>25</sup> Un succès qui est d'ailleurs en contradiction avec son influence quasi-nulle sur la politique du haut commandement militaire : les idées de Naumann « devaient connaître en 1917 un rapide déclin, puis une véritable éclipse du fait de l'effondrement progressif du front russe et de la défaite roumaine, qui suscitèrent tant à Berlin qu'à Vienne de nouveaux espoirs. L'expansion vers l'est correspondait davantage aux aspirations du Haut commandement allemand, et en particulier de Ludendorff, à partir du moment où s'engagèrent les négociations de Bucarest et Brest-Litovsk : L'*Osteuropa* se substitua à la *Mitteleuropa* dans la définition des buts de guerre des Empires centraux. » (Droz, 1991 : 68)

<sup>26</sup> Pour ce qui suit, je reprends l'argument de Vermeiren, 2016 : 147 sq.

politiquement négociée (*Verständigungsfrieden*), tels que Kurt Riezler, le proche conseiller de Bethmann Hollweg, voient dans les buts de guerre fixés par l'auteur un bon moyen de renforcer l'Allemagne au sein d'un nouvel empire dans lequel elle garderait *de facto* la main. Les sociaux-démocrates autrichiens, de leur côté, misent sur les « États-Unis d'Europe » et considèrent le projet *Mitteleuropa* comme un premier pas dans cette direction : parmi eux, Karl Renner<sup>27</sup> pense en outre que le prolétariat pourrait profiter de l'ouverture des frontières et d'une union économique centre-européenne. Mais le projet trouve également le soutien des catholiques, hostiles à un impérialisme pangermaniste par trop « prussien ».

La *Mitteleuropa* de Naumann fait cependant aussi l'objet de critiques multiples, sur sa droite et sur sa gauche. Les pangermanistes et leurs alliés rêvent d'une Europe Centrale sous domination directe de l'Allemagne et critiquent une politique du compromis avec un allié considéré comme faible, l'Autriche-Hongrie, qui restreindrait la souveraineté allemande. De manière symétrique, la gauche de la social-démocratie est en désaccord strict avec ce projet, perçu comme une véritable trahison de l'internationalisme. Dans son ouvrage *Die Vereinigten Staaten Mitteleuropas* (1916), Karl Kautsky considère ainsi le programme de Naumann comme un obstacle majeur à l'union mondiale des peuples. Enfin, la critique vient aussi de nombreux nationalistes tchèques, polonais et hongrois, qui ne croient pas en la sincérité des promesses de l'auteur sur l'égalité de traitement entre les nationalités et déchiffre dans l'ouvrage une forme *soft* de pangermanisme.

Dans son récent ouvrage sur l'idée de *Mitteleuropa*, l'historien Jan Vermeiren conclut lui aussi que le projet de Naumann, supporté par la chancellerie, reste extrêmement ambigu et constitue une alternative très timide aux projets pangermanistes. L'appel à l'intégration des Slaves dans la future fédération y reste en effet extrêmement condescendant et le principe de participation égale des diverses nationalités à la prise de décision politique n'y est pas affirmé. De même, Naumann fait de la langue et de la culture allemandes, mais aussi des vertus « allemandes » et « prussiennes » (l'ordre, la discipline, la productivité, etc.) les ferments de la nouvelle identité central-européenne (Naumann, 1915 : 100 sq.). Ce projet apparaît donc surtout comme un moyen pour l'Allemagne de sécuriser sa prédominance en Europe centrale, dans l'Europe du sud-est et sur la scène internationale, à la fois sur le plan économique et politique (Vermeiren, 2016 : 161-162).

Cette appréciation globale peut être réitérée pour la deuxième édition de *Mitteleuropa*, parue l'année suivante. Le nouvel ouvrage s'ajuste simplement aux nouvelles conditions de guerre, après l'entrée en guerre de la Bulgarie aux côtés de la Triplice. Avec d'autres intellectuels tels que Paul Rohrbach ou Ernst Jäckh<sup>28</sup>, l'auteur voit désormais un corridor se former de Hamburg à Suez, de Berlin à Bagdad<sup>29</sup> et donc une possibilité d'élargissement considérable pour la future *Mitteleuropa* (Naumann, 1916), l'établissement de celle-ci y étant désormais présentée non pas comme un obstacle, mais comme la condition d'une nouvelle politique coloniale en Afrique (Schieden, 1964 : 392-393)<sup>30</sup>.

---

<sup>27</sup> Sur Karl Renner, voir Herzfeld, 2013 : 139 sq.

<sup>28</sup> Sur le parcours de Jäckh, voir Herzfeld, 2013 : 198 sq. Sur son ami Paul Rohrbach (1869-1956), qui était également un proche de Friedrich Naumann, je renvoie au travail de Mogk, 1972.

<sup>29</sup> La formule fait référence à une ligne de chemin de fer, commencée au début du XX<sup>e</sup> siècle, dont la planification, la construction et le financement (*Deutsche Bank*) était sous tutelle allemande.

<sup>30</sup> Dans la deuxième édition de sa *Mitteleuropa*, publiée en juillet 1916, il écrit ainsi : « Il a été jugé par certains de mes lecteurs à Hambourg [Naumann fait ici probablement référence au directeur de compagnie maritime Albert Ballin, un proche qui le

Un « impérialisme de la rédemption »<sup>31</sup> ?

Comment situer Rosenzweig dans ce débat, lui qui envisage dès 1914 d'écrire un ouvrage sur les buts de guerre (Herzfeld, 2013 : 270 sq.) et rêve, dès avant la guerre, d'un Empire plus étendu et « ouvert à l'air libre du monde » ? Ses traducteurs et commentateurs français évoquent une prise de distance du philosophe, dès ces premiers écrits, avec le discours idéologique accompagnant la guerre (Crépon et de Launay, 2003 : 8). Ce n'est que très partiellement vrai. Insistons d'abord sur un point : Rosenzweig *soutient* activement la guerre menée par Bethmann Hollweg, croit encore en une victoire possible jusqu'à l'été 1918 (Herzfeld, 2013 : 288) et continue de la trouver légitime même après l'armistice<sup>32</sup>. De plus, notre auteur se fait clairement le défenseur du projet *Mitteleuropa*<sup>33</sup> : il travaille dès 1914 avec son ami Eugen Rosenstock-Huussy sur un texte évoquant un projet de fédération centre-européenne (Herzfeld, 2013 : 70sq.) et rédige en 1916 un programme de réforme des écoles allemandes (Rosenzweig, 1916) en vue de la constitution du nouveau *Reich*, sorte de volet 'pédagogique' de l'ouvrage de Naumann, destiné à former le futur « homme centre-européen » (*mitteleuropäische Mensch*)<sup>34</sup>.

Dans les textes de 1916-1917, il n'invite donc pas ses lecteurs à la démobilisation, bien au contraire. Cependant, il appelle bien à un changement de perspective sur les événements. Ce ne sont pas directement la guerre et l'impérialisme qui sont critiqués, mais plutôt les cadres de pensée dans lesquels ils sont appréhendés (voir Rosenzweig, [1917d]). Les commentateurs ont raison d'insister sur la prise de distance de l'auteur avec une certaine idéologie allemande. Mais la lecture attentive des textes ne permet pas d'en conclure à une rupture avec l'idéologie tout court, car les écrits de guerre de Rosenzweig restent un discours de *justification* de la politique du *Reich*. Il serait plus approprié de parler selon moi

---

critiqua pour avoir délaissé la *Weltpolitik* au profit d'ambitions « continentales », B.Q.] mon plan d'Europe centrale était en opposition avec la politique maritime poursuivie par nous avant la guerre... Or je n'ai à aucun endroit prétendu que la communauté économique d'Europe centrale pouvait être en contradiction avec les échanges internationaux et la possession de produits tropicaux et subtropicaux, et qu'à l'avenir le commerce portuaire, ainsi que les colonies, soient destinés à avoir moins d'importance pour nous... Je pense au contraire que Hambourg, Brême et Trieste, une fois l'unité commerciale de nos Empires réalisée, auront beaucoup plus à faire qu'auparavant. » (cité par Droz, 1991 : 67-68).

<sup>31</sup> La formule est de Benjamin Pollock. Voir Pollock, 2004.

<sup>32</sup> « Que la politique qui a mené à la guerre s'est terminée de manière malheureuse ne change rien au fait que c'était la seule juste (*die einzige richtige*) » (Lettre du 12-13 novembre 1918 à Margit Rosenstock-Huussy, Rosenzweig, 2002 : 185, ma traduction)

<sup>33</sup> Dans une lettre à Victor Ehrenberg de novembre 1915, Rosenzweig dit son enthousiasme pour l'ouvrage de Naumann. Contre les « annexionnistes », il plaide lui aussi pour le droit à l'autonomie culturelle des minorités nationales et s'oppose à leur « germanisation » (*Germanisierung*) dans le cadre de la future *Mitteleuropa*. L'État supranational ne devrait assumer que des fonctions militaires et de régulation économique, tandis que les nationalités s'auto-administreraient localement (principe du « Homerule ») : « Naumann ! Chez lui, il y a un peuple étatique (*Staatsvolk*), l'armée ; pas d'États-nations (*Staatsnationalitäten*), mais de nombreux peuples autonomes (*Homerule-Volkstümer*). La nationalité particulière sera ici subordonnée à la seule communauté de peuples qui convient dans l'État (ce qui est parfaitement éthique, comme toute subordination à la communauté), et non pas à la nationalité dominante (ce qui ne serait pas du tout éthique, comme toute subordination à un "particulier"). La peur de la *Mitteleuropa* concernant la « germanisation » (*Germanisierung*) [...] saisit l'État du futur à l'aune des catégories de l'État existant, dont il se détache justement. » (Lettre à Victor Ehrenberg du 26.11.1915, Rosenzweig, 1979 : 181-182, ma traduction). En toute logique, Rosenzweig s'oppose également aux mouvements nationaux indépendantistes d'Europe centrale. Les nationalistes tchèques devraient selon lui changer de paradigme et lutter pour une autonomie culturelle et locale, plutôt que pour l'établissement d'un État-nation indépendant et la « tchéquisation de la Bohême » (*Tschechisierung Böhmens*) (182).

<sup>34</sup> Pour une analyse détaillée de ce texte, voir Herzfeld, 2013 : 146 sq.

d'un exercice de « ravaudage » de l'idéologie dominante. Dans ses écrits politiques, notre auteur appelle en effet à une rupture avec la grille de lecture historiciste des événements, focalisée sur l'État-Nation, et plaide pour une approche de la guerre du point de vue de « l'histoire universelle » (Rosenzweig, [1917a] : 39) et de sa « fin » (au double sens du terme), c'est-à-dire de *l'unification à venir du monde*. La guerre et la paix mondiale à venir seraient liées, inextricablement, comme par une ruse divine : ce sont pour Rosenzweig paradoxalement les guerres qui font « avancer » l'histoire universelle vers l'unité finale du genre humain. Il critique ainsi dans une lettre un article de Friedrich Meinecke, publié en septembre 1917, pour son pessimisme<sup>35</sup>. Son ancien maître, manquant d'une perspective « historico-mondiale » (*weltgeschichtlich*), occulterait que la guerre n'a pas seulement une dimension destructrice, mais aussi « créatrice » (*schöpferisch*) et Rosenzweig identifie vite la cause de cette mauvaise lecture des événements :

Il [Meinecke, B.Q.] dit que les organisations étatiques rendent les guerres incapables d'action créatrice en politique, et il entend ici par action créatrice celle qui s'applique aux États particuliers. Or ce ne sont précisément plus eux les porteurs de l'histoire, mais *bien les fédérations d'États (Staatsverbände), sur lesquelles la guerre, ou du moins celle-ci, a une action créatrice* (Lettre aux parents du 1<sup>er</sup> octobre 1917, Rosenzweig, 1979 : 459, ma traduction, je souligne).

Rosenzweig n'a donc rien d'un pacifiste, position qu'il critique à de nombreuses reprises, notamment dans la correspondance<sup>36</sup>. Loin d'être une catastrophe, la guerre est pour le philosophe juif-allemand historiquement nécessaire en ce qu'elle fait justement émerger les nouvelles puissances supranationales de l'avenir et revêt par là une dimension salvatrice. Dans son article « Globus », rédigé en 1917, Rosenzweig annonce même de manière prophétique les guerres à venir entre les nouveaux empires pour l'« idée du monde », c'est-à-dire pour l'établissement de l'État mondial, véritable « fin » de l'histoire<sup>37</sup> :

Les plus grandes luttes, les combats pour la véritable idée du monde sont encore à venir. [...] On a parlé de sphères culturelles éternellement séparées. Je n'y crois pas. Car le Dieu dont il est écrit qu'il est un guerrier n'a créé qu'un seul ciel et qu'une seule Terre (Rosenzweig, [1917a] : 79).

La réflexion de Rosenzweig a ici une dimension à la fois géopolitique et théologique<sup>38</sup>, qui s'exprime d'ailleurs dès le début de l'article. Celui-ci est divisé en deux parties. La première, rédigée en

---

<sup>35</sup> Il s'agit de l'article « Demobilmachung der Geister » [Démobilisation des esprits], publié dans le *Frankfurter Zeitung*, le 23 septembre 1917.

<sup>36</sup> Voir cette lettre à Margrit Rosenstock-Huessy écrite le 11 novembre 1918, après la chute de l'empereur : « Je crois qu'après cette expérience [de la révolution de Novembre 1918, B.Q.] je ne serai plus jamais « démocrate » : c'est tout aussi impossible qu'être pacifiste. En tous temps règnent la domination et la guerre. La liberté et la paix n'existent que dans l'au-delà. » (Rosenzweig, 2002 : 184). Voir aussi la critique de la position du pacifiste et antimilitariste Friedrich Wilhelm Foerster dans une lettre aux parents de juin 1916 : « Förster a absolument raison en ce qui concerne sa conception de l'histoire (antibismarckienne), mais tort quant à ses conclusions pacifistes (cette guerre est bonne justement *parce que* c'est la guerre de Förster [...], *parce que* c'est une guerre antibismarckienne, *parce que* l'Allemagne est dirigée par ceux qui ont dépassé la politique de Bismarck, Guillaume II et Bethmann [...]). » (lettre citée par Herzfeld, 2013 : 78, ma traduction).

<sup>37</sup> Une comparaison approfondie du rapport au topos de la « fin de l'histoire » chez ces lecteurs de Hegel que sont Rosenzweig, Rosenstock-Huessy, Kojève et Fukuyama reste encore à accomplir.

<sup>38</sup> Les multiples sources d'inspiration de cet essai (notamment Hegel, Ranke, Kjellén et Grabowsky) sont présentées dans Herzfeld, 2013 : 270 sq.

janvier 1917, esquisse l'histoire d'un État mondial encore à venir (« Œcumène »), tandis que la seconde, écrite à la fin de cette même année, traite de la question de l'hégémonie maritime (« Thalatta »). L'une retrace l'histoire universelle de la « terre », l'autre des « mers ». Le propos d'introduction tente de relier ces deux approches :

Avec le tracé de la première frontière, l'humanité prit possession de la Terre. Toute l'histoire universelle n'est que le prolongement de cette première frontière, n'est que l'empiétement permanent du mien, du tien et du sien [...] Ainsi la Terre est-elle destinée par la Création à être de tout temps couverte de frontières. Être délimitée par des frontières est sa nature, l'absence de toute frontière n'est que sa fin dernière. Mais il en va ici comme des fins dernières de l'histoire qui ont leur soubassement ferme et sûr dans les objets de la nature. L'absence de frontière qui reste la fin de la Terre est le propre de la mer, dès le commencement. Avec la mer, la nature offre à l'homme l'image de l'unité, dont il doit imprégner la terre par le rude travail qu'accomplit, jour après jour, l'histoire universelle. Rien qu'une image. [...] Mais une image tout de même. Et tant que luira cette image, il sera impossible à l'homme de se vouer, satisfait, à une Terre aux frontières durables [...] ; de la mer émane sans cesse un éclat rayonnant qui enchante d'un dehors inconnu son âme prête à s'endormir. Éternellement réveillé et poussé de son ici vers un ailleurs, il continue de garder, dans ce qu'il possède, le souvenir de ce qui n'est pas possédé, il ne désapprend pas à désirer. Ainsi dans les deux cas, sur terre et sur mer, l'unité du globe terrestre est la force motrice du devenir historique. [...] Ces deux réflexions [sur la terre et la mer, B.Q.] doivent s'arrêter lorsque l'ombre du cadran solaire indique aujourd'hui. Lire l'heure reste la dernière chose qu'elles sont en droit de tenter (Rosenzweig, [1917a] : 37-38).

Les deux perspectives proposées sont opposées, mais complémentaires. La « mer » figure l'unité du monde à venir et exerce sur la « terre » une sorte de force d'attraction, obligeant pour ainsi dire les sujets de l'histoire universelle (les États-nations, puis les empires) à repousser toujours plus loin leurs frontières, à s'étendre, à former de plus grandes unités politiques, jusqu'à l'accomplissement de l'unité du monde<sup>39</sup>. C'est dans le cadre de cette tentative de « lire l'heure » sur le cadran de « l'histoire universelle » que Rosenzweig appréhende pendant la guerre le projet *Mitteleuropa* porté par Bethmann Hollweg et Naumann, auquel il consacre une sous-partie dans l'article : il y présente ainsi l'Allemagne comme le pays ayant pour mission de fédérer l'Europe Centrale, destinée quant à elle à devenir un des trois grands empires mondiaux (*Weltreiche*) de l'avenir (Rosenzweig, [1917a] : 75-76), aux côtés de la Grande-Bretagne et de la Russie<sup>40</sup>.

Mais Rosenzweig ne se contente pas de promouvoir le programme de Naumann et de définir la mission future de l'empire sur la scène internationale, il souhaite également contribuer directement à son avènement en tentant d'unifier ce qu'il appelle les « deux impérialismes » allemands, divisés sur la question des buts de guerre. Pour conclure, j'analyserai un texte représentatif de cette tentative de médiation : « Nordwest-Südost », paru en 1917 sous le pseudonyme Macedonicus.

Le texte débute avec une thèse sur la transformation des clivages politiques dans l'Allemagne post-bismarckienne, liés selon Rosenzweig à des enjeux nouveaux en politique extérieure. L'auteur nous dit

<sup>39</sup> Il serait intéressant d'examiner en quoi cette opposition mer/terre préfigure le couple judaïsme/christianisme dans l'*Étoile de la Rédemption*.

<sup>40</sup> Le texte est rédigé en janvier 1917, avant la révolution d'octobre et l'entrée en guerre des États-Unis. Rosenzweig écarte dans « Globus » les États-Unis, le Japon et la France du jeu des grandes puissances de l'avenir.

que l'axe clivant de l'Allemagne de Bismarck allait autrefois du nord-est au sud-est, le « nord-est » représentant le conservatisme prussien et le « sud-ouest » l'Allemagne libérale et démocratique de la Révolution de 1848 (Rosenzweig, [1917c] : 301). Avec la fondation du deuxième Reich, qui se fit sous l'emprise prussienne, le rapport de force aurait tourné en faveur du « nord-est », ce qui expliquerait que la politique extérieure se soit dirigée vers l'Europe de l'Est : Rosenzweig évoque ainsi la ligne « Riga-Czernowitz-Braila » (302).

Mais avec l'ère wilhelmienne, et surtout l'entrée en guerre de l'Allemagne en 1914, l'auteur constate un renversement de l'axe. La ligne de front allant de l'est de la Roumanie à la Lettonie apparaîtrait soudain dépourvue de « puissance créatrice d'avenir », contrairement à celle « qui part d'Anvers, passe par Strasbourg pour aller, via Trieste, Thessalonique et Chypre, jusqu'à Suez ». Cette ligne, précise-t-il, est « née de la guerre », et correspond « au clivage politique interne du présent allemand » (*ibid.*), celui entre les « annexionnistes » (« nord-ouest ») et les partisans de la *Mittleuropa* (« sud-est »), ces deux pôles constituant eux-mêmes la « nouvelle droite » et la « nouvelle gauche » de l'époque postbismarckienne (303). Rosenzweig explique en effet que le centre de gravité de la « droite » ne serait plus en 1917 du côté des propriétaires terriens et des Junker « de l'est de l'Elbe », mais au « nord-ouest », chez les barons de l'industrie (*Schlotbaron*) de la Ruhr (303). Ce nouveau rapport de force entre grande industrie et « agrariens » irait de pair avec des projets d'annexion différents, les capitaines d'industrie privilégiant les annexions en France, en Belgique, au Luxembourg et aux Pays-Bas à l'extension du territoire à l'est<sup>41</sup>. La « gauche » postbismarckienne serait quant à elle représentée par le projet libéral-impérialiste d'une « plus grande *Mittleuropa* » (*Größeres Mittleuropa*) tel qu'il est formulé par Rohrbach, Jäckh<sup>42</sup> et Naumann (dans la deuxième édition de son ouvrage).

Rosenzweig ne cache pas dans le texte sa préférence pour ce second type d'impérialisme, qui privilégie une politique de domination « indirecte » sur les peuples subalternes et qu'il considère comme le noble héritier du Saint-Empire-Germanique<sup>43</sup>. Il considère en outre que cette « gauche » aurait révélé le « sens historico-mondial de la guerre » au peuple allemand, ainsi que sa mission :

Désormais, l'Autriche-Hongrie elle-même apparut soudain comme une simple première étape d'un itinéraire qui mène aux Turcs et au-delà, en passant par les Slaves de l'ouest et les Magyars. L'opposition entre la Prusse et l'Allemagne du sud de 1871 a disparu [...] ; de nouvelles oppositions l'ont recouverte. La mission du peuple allemand, éduqué au sein du domaine impérial bismarckien, sera cependant, dans les conditions du présent, [...] similaire à celui du peuple prusse en 1871 (304-305, ma traduction).

---

<sup>41</sup> Le programme de septembre 1914 de Bethmann Hollweg définissant les buts de guerre était en effet axé sur une sécurisation de l'Empire à l'Ouest, qui passait par l'affaiblissement de la France (perte de la côte allant de Dunkerque à Boulogne-sur-Mer), celle-ci devant abandonner son statut de grande puissance. Pour la Belgique, le Luxembourg et les Pays-Bas, le chancelier et son conseiller Kurt Riezler prévoyait également un programme important d'annexions territoriales.

<sup>42</sup> Il s'agit du nom de la revue dirigée par Ernst Jäckh à partir de 1914.

<sup>43</sup> « Les défenseurs d'un concept de force pur, d'étoffe "bismarckienne" [...], se séparèrent désormais nettement de ceux qui reconnurent aux Allemands la mission [...] de porter à plein dos les peuples dans l'océan d'un avenir historique commun. Les deux étaient des impérialismes, mais l'un ne connaissait de la noblesse que le bec et les serres, tandis que l'autre, devant l'écusson, pouvait renouveler sans fausse note le puissant "*Sub umbra alarum tuarum protege nos*" [*Protège-moi, à l'ombre de tes ailes*, Psaume 17, 8] de l'ancien empire ». (Rosenzweig [1917b] : 305-6, ma traduction).

C'est donc à l'Allemagne, le peuple au cœur de cette grande *Mitteleuropa* (Rosenzweig parle de *Kernvolk*) pouvant aller jusqu'à Bagdad, que revient la tâche d'unifier ses différentes nations, comme la Prusse avait pu le faire pour l'Allemagne. Mais cette « mission » est précisément remise en question par l'opposition des « annexionnistes ». Rosenzweig joue donc au médiateur et trouve aux « deux impérialismes » un « ennemi principal » (*Hauptfeind*) : la Grande Bretagne, sur laquelle l'Allemagne butterait à la fois au nord-ouest et au sud-est<sup>44</sup>, au moment où la Russie semble « neutralisée » dans les Balkans (303). Et il leur imagine également un but commun, l'Afrique, qui constituerait la « raison dernière » du conflit mondial, dans la mesure où le continent serait à « l'intersection des buts de guerre » de l'empire anglais et de l'Allemagne (Rosenzweig, [1917a] : 99-100)<sup>45</sup>. Ce projet colonial est en effet selon Rosenzweig à même de fédérer les deux partis :

Ils ne sont pas irréconciliables. En tous les cas, ils ne le sont pas aussi longtemps que les cris de combat (« Anvers ! », « Constantinople ! »), semblent se condenser (*sich verdichten*) en stratégies de politique mondiale (*zu weltpolitischen Taktiken*). Les deux partis [...] pourraient se rejoindre sur l'idée d'une Afrique centrale allemande (*deutsches Mittelfrika*) avec un accès direct au bloc centre-européen à travers une Égypte reconquise par la Turquie, si du moins cette idée avait aujourd'hui des chances de se réaliser prochainement. Même sans l'annexion directe de l'Égypte, le soutien mutuel que s'apporteraient les territoires [...] à la frontière extérieure de l'empire turc et une Afrique centrale allemande ne peut être ignoré, à condition de renforcer suffisamment les liens militaires et économiques entre eux. C'est ainsi que les meilleures têtes travaillent des deux côtés depuis longtemps déjà à ce qu'il y ait une prise de conscience générale du caractère conciliable des deux tendances (Rosenzweig, [1917b] : 306, ma traduction).<sup>46</sup>

En faisant de l'établissement des empires *Mitteleuropa* - *Mittelfrika* la mission historico-mondiale du *Reich* et en construisant des ponts entre les différentes fractions de l'impérialisme allemand, Rosenzweig se révèle être un véritable idéologue de la Première Guerre Mondiale, au même titre que Hermann Cohen ou Martin Buber (Sieg, 2001). La particularité de ses interventions réside cependant dans la perspective qu'il adopte sur les événements. Oscillant entre réflexions géopolitique et théologique, il essaye en effet de déchiffrer dans les alliances militaires et les déplacements des frontières les traces de la providence, inscrivant la Première Guerre Mondiale dans un grand récit menant à l'État mondial pacifié. Toute l'ambiguïté de ses interventions théologico-politiques réside ici : l'histoire universelle est un long « chemin de croix », mais celle-ci pointe vers une humanité unifiée et réconciliée. C'est dans cet horizon eschatologique qu'il justifie la nécessité du conflit mondial et les buts de guerre poursuivis par Bethmann Hollweg.

---

<sup>44</sup> Rosenzweig évoque notamment la guerre sous-marine acharnée lancée par Guillaume II en février 1917, qui autorise ainsi la flotte allemande à attaquer les pavillons neutres soupçonnés de commercer au profit de l'Entente.

<sup>45</sup> Tandis que la Grande-Bretagne viserait en effet à consolider un axe Cap-Suez-Calcutta, l'Allemagne voudrait établir une ligne Hamburg-Suez-Bagdad, d'où l'importance capitale du contrôle du canal de Suez pour Rosenzweig et ses proches. On trouve une réflexion similaire dans les textes politiques de Hans Ehrenberg et Eugen Rosenstock-Huessy écrits à la même époque. Voir sur ce point Herzfeld, 2013 : 256 sq.

<sup>46</sup> Même après la prise de Bagdad, puis de Jérusalem, par les troupes anglaises en 1917, Rosenzweig évoquera encore la possibilité de récupérer les colonies allemandes en marchandant avec la Grande-Bretagne le territoire belge contre d'autres territoires africains (Rosenzweig, [1917a] : 100). Herzfeld signale que Rosenzweig s'est ici peut-être appuyé sur une conférence de décembre 1917 de Wilhelm Solf, secrétaire d'État à l'administration coloniale allemande, qui faisait une proposition similaire (Herzfeld, 2013 : 264).

Avec le départ forcé du chancelier en juillet 1917, la défaite allemande et l'abandon subséquent du rêve de la grande *Mitteleuropa*, Rosenzweig est cependant obligé de reconsidérer sa conception de l'histoire<sup>47</sup>. L'Allemagne, constate-t-il en 1919, « est sortie [...] de l'histoire mondiale » (cité par Herzfeld, 2013 : 353). Après la guerre et la révolution de novembre, il reportera ainsi une partie de ces attentes messianiques sur le judaïsme et sur le christianisme (Herzfeld, 2013 : 22-23). Toute la question est cependant de savoir *comment* s'opère ce « report » et s'il signifie une rupture fondamentale avec sa phase libéral-impérialiste. C'est une question dont il faudra traiter ailleurs.

Bruno Quélenec

Groupe de recherche sur la Culture de Weimar / Cresppa-Labtop

bruno.queleenec @ hotmail.com

### Bibliographie

- BENSUSSAN Gérard, 1991, « Présentation. Hegel et Rosenzweig, le franchissement de l'horizon », in : Rosenzweig Franz, *Hegel et l'État [Hegel und der Staat]*, Paris, Presses universitaires de France, p. XIX-XLI.
- BENSUSSAN Gérard, 2009, *Dans la forme du monde. Sur Franz Rosenzweig*, Paris, Éditions Hermann.
- BIENENSTOCK Myriam, 2009, *Cohen face à Rosenzweig. Débat sur la pensée allemande*, Paris, Vrin.
- BRENNER Michael, 1998, *The Renaissance of Jewish Culture in Weimar Germany*, New Haven/London, Yale University Press.
- BRÜNDEL Steffen, 2003, *Volksgemeinschaft oder Volksstaat. Die "Ideen von 1914" und die Neuordnung Deutschlands im Ersten Weltkrieg*, Berlin, Akademie-Verlag.
- CONRAD Sebastian, 2006, *Globalisierung und Nation im deutschen Kaiserreich*, München, C.H. Beck.
- CRÉPON Marc/DE LAUNAY Marc, 2003, « Introduction. Rosenzweig et le "tournant" de la guerre », in : Rosenzweig Franz, *Confluences. Politique, histoire, judaïsme*, Paris, Vrin, p. 7-17.
- DROZ Jacques, 1991, « La *Mitteleuropa* de Friedrich Naumann », *Austriaca*, 32, p. 59-69.
- DUBBELS Elke, 2011, *Figuren des Messianischen in Schriften deutsch-jüdischer Intellektueller 1900-1933*, Berlin, de Gruyter.
- FISCHER Fritz, 1961, *Griff nach der Weltmacht. Die Kriegszielpolitik des kaiserlichen Deutschlands 1914/18*, Düsseldorf, Droster.
- GORDON Peter Eli, 2003, *Rosenzweig and Heidegger. Between Judaism and German Philosophy*, Berkeley, University of California Press.
- HERZFELD Wolfgang, 2013, *Franz Rosenzweig, "Mitteleuropa" und der Erste Weltkrieg : Rosenzweigs politische Ideen im zeitgeschichtlichen Kontext*, Freiburg, Alber.
- HONNETH Axel, 2010, "Nachwort", in : Rosenzweig Franz, *Hegel und der Staat*, Frankfurt/M., Suhrkamp, p. 556-582.

---

<sup>47</sup> « Devons-nous vraiment essayer de regarder les cartes que Dieu tient en main ? Le déclin, nous devons le voir et le ressentir et nous devons tendre les bras vers l'éternel [...] Mais chercher des voies ? Faire des plans ? Diviniser où tout cela peut mener ? Pour quoi ? » (Lettre à Eugen Rosenstock, 28 juin 1919, Rosenzweig, 2002 : 353, ma traduction).

- NAUMANN Friedrich, 1915, *Mitteleuropa*, Berlin, Reimer.
- NAUMANN Friedrich, 1916, *Bulgarien und Mitteleuropa*, Berlin, Reimer.
- LE RIDER Jacques, 1996, *La Mitteleuropa*, Paris, Presses universitaires de France.
- LOICK Daniel, 2012, *Kritik der Souveränität*, Frankfurt/M., Campus.
- LOSURDO Domenico, 1994 [1987], *Hegel et la catastrophe allemande [La catastrophe délia Germania e l'immagine di Hegel]*, Paris, Albin Michel.
- MALKA Solomon (dir.), 2016, *Dictionnaire Franz Rosenzweig. Une étoile dans le siècle*, Paris, Le Cerf.
- MEINECKE Friedrich, 1962, *Weltbürgertum und Nationalstaat*, München, Oldenbourg.
- MEINEKE Stefan, 1991, "A Life of Contradiction: The Philosopher Franz Rosenzweig and his Relationship to History and Politics", *Leo Baeck Institute Yearbook*, 36, p. 461-489.
- MOGK Walter, 1972, *Paul Robrbach und das "größere Deutschland". Ethischer Imperialismus im Wilhelminischen Zeitalter*, München, Wilhelm Goldmann.
- MOSÈS Stéphane, 1982, *Système et révélation. La philosophie de Franz Rosenzweig*, Paris, Seuil.
- 2006, *L'Ange de l'Histoire. Rosenzweig, Benjamin, Scholem*, Paris, Gallimard.
- POLLOCK Benjamin, 2004, "From Nation State to World Empire: Franz Rosenzweig's Redemptive Imperialism", *Jewish Studies Quarterly*, 4, p. 332-353.
- QUÉLENNEC Bruno, 2018, *Retour dans la caverne. Philosophie, politique et politique chez le jeune Leo Strauss*, Paris, Editions Hermann.
- REHMANN Jan, 2013, *Max Weber : Modernisierung als passive Revolution. Kontextstudien zu Politik, Philosophie und Religion im Übergang zum Fordismus*, Hamburg, Argument.
- ROSENZWEIG Franz, 1984 [1916], "Volksschule und Reichschule", in : Rosenzweig Franz, *Zweistromland. Kleinere Schriften zu Glauben und Denken. Gesammelte Schriften 3*, Dordrecht, Martinus Nijhoff, p. 371-411.
- ROSENZWEIG Franz, [1917], "Realpolitik", in : *Zweistromland*, p. 261-265.
- ROSENZWEIG Franz, 2003 [1917a], « Globus. Études sur la théorie de l'espace dans l'histoire universelle », in : Rosenzweig Franz, *Confluences. Politique, histoire, judaïsme*, Paris, Vrin, p. 37-102.
- ROSENZWEIG Franz, [1917b], "Nordwest-Südost", in : *Zweistromland*, p. 301-307.
- ROSENZWEIG Franz, 1937 [1917c], " 'Urzelle' des Stern der Erlösung. Brief an Rudolf Ehrenberg vom 18.XI.1917", in : Rosenzweig Franz, *Kleinere Schriften*, Berlin, Schocken, p. 357-372.
- ROSENZWEIG Franz, [1917d], "Kriegsziel", in : *Zweistromland*, p. 296-299.
- ROSENZWEIG Franz, [1920], *Hegel et l'État [Hegel und der Staat]*, Paris, Presses universitaires de France, 1991.
- ROSENZWEIG Franz, [1925], "Das neue Denken. Einige nachträgliche Bemerkungen zum 'Stern der Erlösung' ", in : *Kleinere Schriften*, p. 373-398.
- ROSENZWEIG Franz, 1979, *Briefe und Tagebücher, Gesammelte Schriften 1.1*, Haag, Martinus Nijhoff.
- ROSENZWEIG Franz, 2002, *Die "Grill?"-Briefe. Briefe an Margrit Rosenstock-Huesy*, Tübingen, Bilam.

- SCHIEDEN Theodor, 1964, "Schriften zum Mitteleuropaproblem. Einleitung", in : Naumann Friedrich, *Werke, Band IV (Politische Schriften)*, Köln/Opladen, Westdeutsche Verlag, p. 374-399.
- SIEG Ulrich, 2001, *Jüdische Intellektuelle im Ersten Weltkrieg*, Berlin, Akademie-Verlag.
- SIMHON Ari, 2006, « Une "sombre énigme" ? Étude hégélienne », *Archives de Philosophie*, 4, p. 601-634.
- THEINER Peter, 1983, *Sozialer Liberalismus und deutsche Weltpolitik. Friedrich Naumann im Wilheminschen Deutschland (1860-1919)*, Baden-Baden, Nomos.
- VERMEIREN Jan, 2016, *The First World War and German National Identity. The Dual Alliance at War*, Cambridge, Cambridge University Press.
- YIRMIYAHU Yovel, 1998, *Dark Riddle. Hegei, Nietzsche, and the Jews*, University Park, The Pennsylvania State University Press.
- ZANK Michael, 2011, « Les conceptions politiques de Rosenzweig », Bienenstock Myriam (dir.), *Héritages de Franz Rosenzweig. « Nous et les Autres »*, Paris, Éditions de l'Éclat, p. 208-220.

### **Franz Rosenzweig et la politique. Une lecture de ses écrits de guerre**

Franz Rosenzweig est aujourd'hui considéré comme un classique de la philosophie juive du XX<sup>e</sup> siècle. Après avoir été surtout mobilisé dans le dialogue interreligieux et dans la philosophie éthique, son opus magnum, *l'Étoile de la rédemption* (1921), est aujourd'hui également reçu dans le champ de la philosophie politique, où cette œuvre est présentée comme une critique radicale du nationalisme européen. Étonnement, ces nouveaux travaux ignorent souvent les écrits politiques de Rosenzweig, rédigés au même moment que les premières esquisses de *l'Étoile*. Ces derniers révèlent que le philosophe soutient massivement la politique du *Reich* pendant la guerre et que, loin d'être un critique du nationalisme, il sympathise à l'époque avec l'idéologie « libéral-impérialiste » de Friedrich Naumann et son projet d'une Europe Centrale (*Mitteleuropa*) sous hégémonie allemande.

Mots-clés : Franz Rosenzweig, Mitteleuropa, Friedrich Naumann, Impérialisme, Première Guerre Mondiale.